

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

16^e ANNÉE.

N^o 2.

FÉVRIER 1873.

De la conscience, du libre arbitre.

Conscience, nous cherchons à nous rendre compte de ce que tu exprimes, de ce que tu signifies !..... Perception intérieure, tu nous avertis de ce qui doit ou ne doit pas être fait ; conséquemment, dans les actes humains, tu es aussi le juge inévitable du mal et du bien. Dans l'intelligence qui comprend, dans la raison qui examine, nous trouvons la source de ce sentiment ; donc la conscience nous vient de ces deux lumières, elle est l'élément nécessaire au développement de l'âme.

L'éducation et l'instruction, bien ou mal dirigées, nous font une conscience éclairée ou ignorante, droite ou fautive qui manquera de rectitude si l'ignorance l'a obscurcie, si la raison est dominée par les préjugés et les passions. Nous serons doublement coupables si, pouvant nous instruire, nous laissons notre âme dans l'ombre ; notre jugement sera faux, il nous faudra recommencer cette existence inutile. Si la lumière ne nous est pas donnée, notre bonne foi fait notre excuse, nous ne sommes pas condamnables puisqu'il n'y a pas faute volontaire ; la responsabilité de notre ignorance retombe sur les hommes qui ont le périlleux honneur de veiller à l'intérêt général des peuples. La conscience donnant l'empreinte de la moralité à tous les actes humains, ne peut être une vaine chose pour les gouverneurs des nations qui, dans la vie commune, doivent suivre paternellement ses actes généraux, essentiels, la faire progresser, l'éclairer au sujet de ses devoirs et de ses droits ; Dieu ne peut excuser la mauvaise volonté des partis qui veulent asseoir leur tranquillité sur l'ignorance.

« La conscience ne doit ses comptes qu'à Dieu, c'est un Etat interdit à tous les tyrans, on y pénètre par la persuasion et non par

la force. » Bernardin de Saint-Pierre disait ainsi une grande vérité, oubliée pour des intérêts personnels, mais qui devrait être la règle universelle et la loi de tous nos rapports dans la société. Devant la conscience, le crime et la violence sont peine perdue, on peut irriter mais non changer le sanctuaire impénétrable où les bons Esprits et Dieu seul pénètrent. L'incarné ne peut, non plus, lire la pensée d'un autre incarné dont l'indépendance est souveraine, absolue, n'abdiquant que si elle désire se dévoiler ; cette pensée est libre sous la contrainte et la tyrannie, elle est indépendante comme la volonté, mais bien plus libre qu'elle.

Personne ne peut empêcher la pensée intime, maîtresse d'elle-même, hors de toute atteinte, de rejeter et d'approuver en même temps ; si contrairement à la vie la conscience est insaisissable, comment l'arrêter puisqu'elle défie toute violence ? elle se rit de la main du bourreau, dont les tortures ne peuvent arracher une affirmation aux lèvres sans avoir obtenu un consentement de la volonté ; la force humaine peut agir sur l'organisme, elle ne saurait saisir le divin.

Un grand orateur disait naguère : « *Le génie est avec la conscience, la plus belle dotation de l'humanité ; on peut dépouiller l'homme de sa puissance, de sa fortune, mais le génie, comme la conscience, est invulnérable.* » Lacordaire, sous les voûtes de Notre-Dame, où nous l'avons entendu, disait ensuite que l'homme lui-même n'est pas maître de sa conscience, qu'il en recevait des ordres et ne pouvait lui en donner ; et que, indépendante plus que la volonté, elle savait au besoin, lorsque cette dernière avait failli devant l'excitation de la passion ou de la peur, lui infliger comme le plus terrible des châtiments, l'accusation discrète et continue, le reproche vivant, le trouble pendant le sommeil. La conscience est la condamnation du mal, c'est l'ange gardien qui nous donne l'avertissement salutaire.

Le droit de la conscience est au-dessus de tous les droits, nul ne peut la violenter même au nom de la religion, car sa liberté, tout en étant la première de nos conquêtes modernes, est la seule base sur laquelle s'appuie la moralité des actes humains. Dans le monde, pour avoir opprimé les consciences, des maux incalculables ont été causés ; parfois, l'*indignation* a porté les hommes à des vengeances terribles, à des excès inouïs, produits par les attentats contre la liberté humaine, par les essais réitérés faits pour forcer le sanctuaire du for intérieur ; on ne peut lui demander des adhésions impossibles et

des actes extérieurs condamnés, repoussés et démentis par notre ange gardien, par nos Esprits protecteurs, ces actes étant le mépris de Dieu dans son œuvre essentielle et sacrée.

A plusieurs reprises, le Christ recommandait à ses apôtres, de respecter en toutes circonstances la liberté humaine ; enseignez partout la loi nouvelle, disait-il ; si on refuse de l'accepter, retirez-vous humblement et avec dignité ; il est inutile ici de citer textuellement les paroles connues de tous, mais nous rappellerons que ce grand homme réprimandait avec force deux de ses disciples inconséquents, qui eussent voulu voir le feu du ciel consumer une ville dont les habitants étaient réfractaires à la nouvelle doctrine. *En s'incarnant, en prenant un corps matériel*, cet Esprit éminent savait qu'il relevait de sa conscience ; avant d'agir, il la consultait pour lui obéir, il montrait qu'il en était le justiciable en repoussant ce qu'elle ne pouvait accepter ; il savait aussi que Dieu la respectait et basait son jugement sur elle, qu'il répudiait même la violence pour l'enseignement de la vérité, *le libre arbitre de l'être intelligent étant un droit imprescriptible, sacré, antérieur à tous les droits*. Après Dieu, après un homme tel que le Christ, il serait bien osé, celui qui soutiendrait le contraire de cet axiome.

La vérité, nous le voyons, n'a pas besoin de la violence puisque notre for intérieur doit en faire sa règle ; pourtant, constatons qu'en toutes choses on méconnaît ce principe prudent ; on se dit mandataire direct de Dieu, du Christ, de l'immaculée conception, pour imposer ce que le Créateur et son disciple n'ont ni enseigné, ni voulu ; on méconnaît le droit le plus sacré en appelant les foudres du ciel sur les indécis ou les indifférents, les nouveaux apôtres s'exaltent par un zèle maladroit ; semblables à leurs prédécesseurs que réprimandait le Maître, ce sont des Esprits égarés, de mauvais interprètes de la parole de vérité, car ces sourds et ces aveugles ne se disent pas : *Une conviction sincère équivaut à la vérité ; il faut bien connaître une doctrine et la croire vraie, avant d'en être l'adepte sincère ; la conviction étant la règle de la conscience, agir contre elle, c'est la violer*. Ce que vous croyez être la vérité absolue, ô prédicants actuels, ne l'est pas toujours pour les auditeurs que vos paroles ne peuvent convaincre ; s'ils ont une autre croyance, leur conscience leur ordonne de la garder, de la défendre, jusqu'au jour où le contraire leur sera prouvé par une lumière plus intelligente que la vôtre.

Il sera demandé un compte sévère à ces profanateurs, par Dieu qui nous gratifiait indistinctement de biens inestimables, tels que la

conscience et le libre arbitre ; il voulait ainsi que dans l'âme humaine il y eût une condamnation tacite pour les attentats contre l'invisible gardien, pour les envahissements sans aucun droit de ce sanctuaire de la liberté. Spiritistes, rendons indépendante cette conscience sur laquelle nul autre que Dieu ne doit agir ; ce qu'elle défend, un autre pouvoir ne peut l'exiger, ce qu'elle *commande doit être la règle de nos actes*, sinon ce serait désobéir à l'*impulsion que le Créateur lui a donnée*. Le devoir des gouvernements est de ne mettre aucune entrave à *la liberté de l'enseignement*, dès qu'il n'y a ni pression occulte, ni contraintes particulières ; il doit aussi s'opposer de tout son pouvoir, avec énergie, à ce que cette liberté ne soit pas troublée ou violentée dans son exercice, par l'abus de la force ou par l'intimidation.

Bien des Esprits n'accordent qu'une adhésion apparente à l'enseignement que donnent les religions ou les doctrines ; sans conviction, ils obéissent à des ardeurs passionnées, puisque l'étude et le raisonnement peuvent seuls nous procurer une certitude ; tout nous dit : Ne donnez pas votre foi à ce qui est faux, et pourtant, combien d'ignorants croient à l'inconnu avec foi, pensant être dans la vérité!... D'un homme devenu l'adhérent de ce qu'il sait n'être pas vrai, ne dit-on pas : « Il est de mauvaise foi?... » Par rapport à la conscience, la conviction joue le premier rôle, celle-ci se dresse avec fierté quand celle-là réside dans l'Esprit, on ne peut alors, par la violence et la tyrannie, arracher la liberté de cette conscience qui, pour sa conviction, donnera volontiers sa vie. L'histoire nous rapporte une multitude de faits où cette grande chose, le libre arbitre, a maintenu une conviction sincère en face de la mort la plus horrible, la plus dégradante, imposée par la loi ou la vengeance humaine.

Plus grande, plus puissante encore est la conscience qui force le libre arbitre à l'obéissance, dont l'autorité s'impose, car elle représente l'âme humaine, cette personnalité qui relève de Dieu ; nous le savons, elle fut toujours bâillonnée pour qu'on ne puisse entendre son cri indigné. Pourtant, elle seule proteste, elle fait irruption, elle commande ; quand on l'a avilie, livrée, la conscience n'est pas moins cette voix intérieure qui condamne ou absout, disant : ceci est bien, cela est mal. Devant une chose de si haute importance, ô vous qui devez avoir le respect de la conscience humaine, réprochez l'acte vil, méprisable, par lequel on vend cette voix intime dont on n'a pas le droit d'aliénation ; condamnez avec sévérité les êtres qui en font

bon marché, et veulent la soumettre à leurs idées, à leur conviction personnelle.

On peut être un homme de très-grand savoir et ne pas avoir de conscience ; quand cette souveraine est dans la boue, on ne saurait en faire bon usage, et l'on est d'autant plus condamnable qu'on est plus éclairé. Le scrupule, au contraire, n'est au fond qu'un manque de savoir ; la conscience se trouble alors sous des causes multiples, produites, soit par les rêves imaginaires de perfection d'un orgueil insoumis, d'un esprit étroit, par l'excès qui, semblable aux passions, ôte toute lucidité au jugement, soit aussi par l'ignorance et la contemplation assidue qui surexcitent le cerveau, par l'exaltation religieuse qui rend injuste et intolérant.

Le Spiritisme est un rayon plus pur de la lumière divine, venant éclairer notre conscience et jeter de vives lueurs dans la vie ; mieux que ses prédécesseurs, Allan Kardec a su définir le libre arbitre, en lui assignant son vrai rôle dans l'ordre des choses ; selon son enseignement, l'homme peut faire tout ce qu'il veut s'il respecte la loi, sa liberté s'arrêtant à l'iniquité, à la débauche, au trouble secret que la conscience fait naître en lui. Ce frein moral était utile pour guider les élans de nos hardiesses, pour faire du terrien un être conséquent, libre et moral, puisque sans liberté la moralité ne pourrait exister ; sans elle, nous serions des machines mues par une force étrangère, inconséquente, notre libre arbitre serait le plus funeste des présents. Nous savons bien jusqu'où peut aller l'incarné qui suit ses instincts et ses passions, qui fait taire sa conscience ; mais sans elle, il est effrayant de penser à quels écarts se porterait l'homme libre, puisque dans l'ordre moral, l'avertissement intime et sans contrainte donne la mesure à la liberté.

Maître Allan Kardec, merci pour nous avoir enseigné l'art de ne plus nier, mépriser, fouler toutes choses sous notre orgueil et notre vanité d'infiniment petits ; pour nous avoir aidé à retrouver notre conscience, ce sens intime qui ne laisse pas la quiétude à la négation et au mépris arbitraire, dont l'action pèse sur le libre arbitre. Vous avez enseigné la véritable sagesse, en nous démontrant cette vérité : « *Qu'en nous, il existe un second être que Dieu explique, ne laissant pas la paix à la liberté de nos actes, rendant responsable l'incrédule* ». Sans cet être invisible, ce moteur discret et divin, la mesure de nos rapports sociaux pourrait être donnée par l'intelligence et la raison seules ; mais alors, nous ne relèverions que de nous-mêmes, sans frein ni mesure, croyant simplement au châti-

légal, à la convention nommée vindicte publique ; notre propre liberté, notre seule volonté, seraient notre unique et stérile dépendance. Les adeptes du Spiritisme affirment que la conscience lie l'incarné au Créateur, que sans elle l'univers serait un chaos maîtrisé par le hasard et sans lien harmonique : pour eux, Dieu représente la conscience universelle.

CORRESPONDANCE

Un acte d'intolérance.

Nous recevons de M. L.... de R...., une lettre dans laquelle est relaté le fait suivant :

« 13 décembre 1872.

« Messieurs,

« Mademoiselle L... de T..., qui depuis vingt ans environ habite l'Amérique du Nord, avec sa famille, est dernièrement revenue en France pour voir ses parents et ses amis ; elle est à T.... (Nord) pour quelques mois. C'est une spirite très convaincue et de plus parfaitement initiée à la doctrine. Médium à effets physiques d'une force extraordinaire, en posant la main sur un piano, elle dégage assez de fluide pour faire jouer forcément des morceaux d'une grande difficulté, par une jeune élève qui déchiffre à peine les premières leçons de la méthode.

« Cette demoiselle a donné plusieurs soirées dans les salons de ses parents, à T.... Quelques jours après, les abbés des deux paroisses ont fulminé en chaire contre cette adepte du démon, qui, par des *incantations diaboliques*, venait à T.... pour propager ses *abominables sortilèges*.

« La curiosité est éveillée, et maintenant, grâce à cette réclame de casuistes, si bien faite, toutes les dames de la ville voudront assister à la production de ces remarquables phénomènes. J'ai cru devoir vous renseigner, messieurs et Frères ; ce doit être une bonne nouvelle pour le Spiritisme, et, quant à moi, je suis personnellement charmé de voir nos adversaires battre la grosse caisse à notre bénéfice.

« Nous étions quelques-uns, demain nous serons un bataillon : nous devons remercier MM. les abbés pour leur aimable et fraternelle réclame.

A. »

Remarque. — Cette intolérance nous rappelle le mandement, contre le Spiritisme, de Monseigneur Pantaléon, évêque de Barcelone, du 27 juillet 1864, commenté par Allan Kardec et suivi des imprécations du curé de Villemayor-de-Ladre contre un maître d'école spirite qui lui avait déplu, imprécations dont nous reproduisons le dernier passage : « Maudit ; les aliments, les vêtements, la fontaine et les liquides à son usage ; qu'il soit damné, enterré vivant, excommunié, lui et ses enfants ; ses champs seront maudits ; Vincent est maudit avec son père, les enfants qu'il a ou aura, qui seront en petit nombre et méchants ; ils iront mendier, et il n'y aura personne pour leur donner l'aumône ; s'ils la reçoivent, qu'ils ne puissent la manger, etc., etc. »

Telles sont les aménités permises à ces professeurs d'incrédulité, parlant au nom du Sauveur qui disait : « Pardonnez à vos ennemis » ; et qui chaque jour apprennent aux enfants la prière suivante : « Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Il était donc utile que, par le Spiritisme, il y eût rénovation et réveil du vrai sens des Écritures, que les commentateurs intolérants ont torturé et dénaturé.

Malgré les mandements, l'Espagne est spirite, et les adeptes si nombreux de ce pays luttent avec courage et à découvert contre tous les préjugés ; en France, il en sera de même, et bientôt, tout nous le fait espérer, les personnes qui étudient la doctrine confesseront bravement leur croyance. Le Spiritisme, toujours enterré par les prédicants, est ce glorieux Lazare qui, ressuscité sous l'influx fluidique des Esprits supérieurs, doit conduire notre monde vers ses destinées.

Nous remercions notre correspondant, et le prions de nous renseigner toujours sur les intolérances qui, involontairement, nous aident à éclairer de nombreux aveugles ; les invectives nous envoient des lecteurs, et, pour les énergumènes, nous dirons : « Mon Dieu, pardonnez-leur parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ».

— « Messieurs,

« Les soirées se multiplient à T... et dans les environs, elles produisent de grands effets sur les Esprits ; partout on s'occupe très sérieusement de Spiritisme. Le séjour de mademoiselle L...., qui doit se prolonger jusqu'en avril, aura servi largement à semer le bon grain. — 3 janvier 1873. »

Telle est la teneur de la lettre de M. D...., un autre correspondant de T...., qui nous demande des ouvrages pour les nouveaux adeptes faits par le médium.

La bonne propagande.

A MESSIEURS LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ANONYME, A PARIS

Carmaux, 2 décembre 1872.

Je viens vous présenter le salut fraternel, au nom de la Société spirite de Carmaux, qui pourrait à juste titre s'appeler : *Société des ouvriers mineurs*.

Ce sont là de nouveaux venus dans les rangs des adeptes de notre admirable croyance, et hier soir, dans une de leurs réunions, j'ai pu entendre quatre instructions par un nouveau médium parlant. Ces discours inspirés sont à la portée des assistants qui savent peu de choses. Puis, sont venues les expériences au verre d'eau, qui nous ont révélé trois nouveaux médiums voyants, entre autres madame Alric, qui, après avoir vu un Esprit dans la salle où nous étions, l'a revu dans le verre d'eau en pouvant le dépeindre. Le plus grand recueillement existait parmi les quatorze assistants, qui étaient heureux des résultats obtenus.

La réunion a décidé que les séances auraient lieu chaque dimanche soir, à 7 heures, dans la ville de Carmaux; aujourd'hui tout le monde parle de Spiritisme, et les mines de houille ont des adeptes fervents qui répandent notre doctrine.

Une caisse de secours à prêts gratuits vient d'être créée dans cette localité; les fondateurs ayant voulu me choisir pour caissier provisoire, je suis disposé à offrir à cette œuvre utile mon zèle et toutes mes facultés, car elle est appelée à prendre des proportions extraordinaires.

Nous espérons toujours d'une manière inébranlable, dans la réussite complète et prochaine de la Photographie spirite, et dans la transmission de la pensée.

Recevez mes amitiés fraternelles.

J.-P. BLANC.

M. Blanc ne dit pas que ce groupe d'ouvriers s'est fondé grâce à son zèle, ce que nous avons su par MM. Marc Baptiste et M. de C.... « Nous avons entendu, nous écrivent-ils, une femme à peu près illettrée, n'ayant aucune connaissance du Spiritisme, médium

« parlant, qui nous a confirmé, sous l'influence d'un Esprit, toutes
« les promesses qui nous sont faites journellement au sujet des
« progrès que nous poursuivons. Elle nous a recommandé de ne
« pas répondre aux injures et surtout de ne jamais abandonner la
« doctrine. Cette communication, tout à fait spontanée, a fait sur
« nous plus d'effet que les plus belles dictées obtenues par des
« médiums instruits et initiés.

« Je vous envoie, chers amis, des réflexions qui m'ont été inspirées
« au sujet du *Spiritisme pratique*, vous laissant libres d'en faire
« usage si vous le jugez convenable ; ce travail doit se continuer
« périodiquement.

« Recevez l'assurance de mon dévouement.

« MARC BAPTISTE. »

Réflexions inspirées à plusieurs spirites par l'article de Marc Baptiste [Suite (1)].

A..., le 12 novembre 1872.

Messieurs et amis,

Je vais vous donner mon opinion sur l'expansion du Spiritisme vers les plantes ; si quelques-uns de nos frères s'alarment de cette direction, qui, disent-ils, pourrait attirer le ridicule sur la doctrine, ma conviction théorique et non expérimentale, puisque je ne suis pas agriculteur, ne voit dans ce fait qu'une conséquence forcée de l'enseignement spirite. Voici mes motifs :

Dans la remarquable poésie de M. Charles Lomon, intitulée : *A un Esprit qui vient de quitter la terre*, je lis, p. 350 de la *Revue* de novembre 1872 :

Vous avez devant vous l'échelle formidable

Que Jacob entrevit :

Aux derniers échelons, dans une ombre insondable,

Quelque chose qui vit.

L'âme qui vaguement s'ébauche dans la plante ;

Que nous ne voyons pas, mais que nous devinons ;

Au sommet, la beauté de l'âme étincelante,

Les Esprits radieux, nos futurs compagnons.

(1) Voir la *Revue spirite* de janvier 1873.

Dans la *Revue* d'octobre dernier, dans les belles réflexions de M. Marc Baptiste sur la note de Ziegler, p. 297, je trouve ceci :
« Quoi de plus conforme à la justice éternelle, que de voir l'être
« prendre son point de départ aux degrés les plus inférieurs de la
« nature, pour monter, monter toujours, selon ses mérites, jusqu'au
« point le plus élevé, s'il existe, de l'intelligence et de la moralité
« (pour la créature, bien entendu)?

« Si l'homme était imbu de ces idées, comme il deviendrait
« aimant et charitable! Comme il s'enlancerait avec bonheur dans
« les liens de la solidarité universelle! *En admettant une chaîne*
« *extra-matérielle entre tous les êtres de la création, la seule qui, par*
« *sa continuité réelle, relie entre eux les chaînons matériels qui,*
« *malgré la parenté qui les unit, seraient divisés à un certain*
« *degré.* »

Si vous vous le rappelez, c'est ce lien extra-matériel que je cherchais à démontrer, dans l'article que je vous ai adressé, en réponse aux objections faites à mon article sur les hommes doubles.

J'ai démontré la naissance du périsprit, avec le premier organisme que j'ai appelé une *Monadé*, pour rappeler une école qui a régné (celle de Pythagore et de Leibnitz), c'est ce que j'ai appelé : *une pensée faite chair*. Le périsprit est donc le résultat que *la pensée* a voulu obtenir par l'organisme.

Une *monade* serait donc une individualité instinctive, produite par le fonctionnement d'un appareil organique; or, comme il y a plusieurs appareils fonctionnels dans un organisme élevé, il y a, conséquemment, plusieurs monades dans un organisme élevé.

Remarquons bien ceci : chaque organisme formant une unité, il s'ensuit que l'unité périspritale d'un organisme complet, jouit des propriétés de toutes les monades particulières qui constituent le fonctionnement de cet organisme complet. L'homme résume donc en lui les instincts ou facultés périspritales de tous les animaux qui l'ont précédé dans l'échelle zoologique; et ce sont ces facultés périspritales que *Van Helmon* a nommées *Archées*; c'est aussi le périsprit entier que *Hahl* appelle l'âme qui préside aux fonctions organiques; c'est l'âme de *saint Paul* et son *premier Adam*; enfin, c'est le prototype dont parle *Xefolius* dans son manuel.

Comme les organismes antérieurs à l'homme existent toujours, puisqu'ils se renouvellent par la génération, il s'ensuit que leur œuvre se continue en fabriquant toujours des périsprits.

Vous le voyez, il n'y a pas besoin *d'admettre une chaîne extra-*

matérielle, elle existe de fait entre tous les êtres de la création; il suffit de saisir, par la pensée, le plan de Dieu dans la création; par ce plan, vous avez la pensée *qui, par sa continuité d'action, relie entre eux les chaînons matériels qui, malgré la parenté qui les unit, seraient divisés à un certain degré.*

Arrivé à l'homme, le péricrit est apte à sentir Dieu; dès ce moment, le péricrit ne se développe plus par l'organisme, mais bien sous l'influence du fluide divin; avant, il s'intelligentait par les organes qui le mettaient en rapport avec le milieu fluidique où il devait agir, et les actes, dans ce cas, étaient du domaine de l'instinct, tandis que le péricrit instinctif, arrivé à l'homme, peut sentir Dieu vers lequel il aspire (et Dieu vient à l'homme), afin que de ce contact puisse naître l'âme humaine, c'est-à-dire un composé de fluide organique ou fluide animal, ou péricrit instinctif (trois termes équivalents), qui se marie avec le fluide divin.

Si, dans l'échelle animale, le poète éminent que je cite plus haut voit l'échelle de Jacob, du moins il ne contestera pas que, dans les premiers échelons, le progrès ne consiste, chez l'être qui s'essaye à la vie, que dans l'appropriation de plus en plus grande d'instincts nouveaux; tandis que chez l'homme, ce progrès se définit par l'assimilation continue du fluide divin qui est tout amour, et par notre éloignement de ce que nous pouvons appeler notre péché originel, c'est-à-dire notre tendance vers l'organisme qui est l'individualisme, le particularisme, l'égoïsme.

Dans cette pensée si grande et si logique, qui ne verra un plan dans l'œuvre de Dieu?... Eh bien! tant que nous resterons dans ce plan de Dieu, nous pourrons monter ou descendre les degrés de l'échelle, et communiquer par nos fluides avec tous les habitants des degrés qui la composent, et que nous avons laissés derrière nous; ces êtres communiquent aussi avec l'homme, par l'essence de leur fluide qui est de même nature, puisque nous avons passé par la même filière, et de même, avec les qualités de notre fluide, par leurs aspirations. Notre communication avec les Esprits supérieurs se réalise avec les mêmes moyens; c'est ce que j'ai désigné par ces mots: un courant fluidique, péricrital, instinctif, qui s'en va de la terre à l'homme, de l'homme à Dieu, et de Dieu à l'homme, ce qui a pour effet de transformer le péricrit en âme humaine.

L'acquis de chaque existence forme la conscience, les idées innées, la raison; en langage biblique, cet acquis est l'onction, car l'action de Dieu sur l'homme est comparée à une onction d'huile, et c'est

pour cela que le Christ est appelé l'Oint du Seigneur..... La conscience, la raison, les idées innées, sont, au moment de la réincarnation de l'Esprit, attirées vers un organisme par la partie du péricéle non complètement transformée, c'est là le lien qui unit l'âme avec le corps. C'est par ce lien que l'âme reçoit, des organes des sens, les impressions du milieu où elle existe, ce qui, pour elle, devient la source de nouveaux progrès, mais à condition qu'elle se tiendra toujours dans le plan de Dieu, et qu'elle tendra toujours à s'élever de plus en plus. C'est aussi par ce lien avec le corps, et l'entraînement des nouvelles idées non combattues par la raison, que les maladies viennent dans le corps, quand ces idées nouvelles sont en opposition avec le progrès que nous devons réaliser.

La localisation des maladies se fait dans l'organe dont la faculté péricéle a servi à l'accomplissement de la faute. Il est à remarquer qu'entre les idées nouvelles et la conscience, il y a toujours lutte parce que le péricéle est influencé par le fluide organique; c'est ce qui nuit à la pureté, et nous fait aussi comprendre notre imperfection ou notre impureté. La réincarnation est donc une loi juste et indispensable, d'ordre divin.

La télégraphie humaine ne pourra réellement s'établir, que lorsque la raison et la conscience seront sorties victorieuses de la lutte avec l'organisme et lorsque le fluide organique sera impuissant à troubler l'âme par son action sur le péricéle. N'oublions pas que l'action des bons Esprits soutient l'âme dans cette lutte, et que cette action est fortifiée par la prière.

Maîtres de notre organisme, notre puissance devient énorme, et si le magnétisme démontre chaque jour que l'homme a le pouvoir de transmettre le fluide qu'il possède, et cela, avec toutes ses qualités, même à des objets inanimés, quelle action autrement grande n'obtiendra-t-il pas, si, par la prière, il se fait magnétiser par le fluide divin ou le Saint-Ësprit; si bien que, nouveau *Prométhée*, il aura *dérobé le feu du ciel pour le répandre sur la terre*. L'homme pourra magnétiser et donner de ses qualités à tout ce qui est au-dessous de lui, à tout ce qui est à son niveau.

Malheureusement, nous ne répandons pas que du fluide divin, puisque l'agent de transmission est notre péricéle, qui tient de notre origine passionnelle, si bien qu'un magnétiseur, tout *Prométhée* qu'il est, ressemble souvent à la boîte de Pandore : tous les maux peuvent en sortir si l'opérateur est orgueilleux ou vaniteux, s'il ne

s'est pas mis dans la disposition voulue, pour n'émettre que des fluides sains et purifiés aux bonnes sources.

Il nous reste du moins plus que l'espérance, nous avons la foi vive, certaine, inébranlable, qu'avec le secours de Dieu et des bons Esprits, le Christ à leur tête, nous parviendrons au but que Jésus nous a montré, car il agissait aussi sur les plantes, puisqu'il a desséché le figuier stérile. Vous le voyez, mes amis, nous n'innovons pas, et quand nos fluides seront plus épurés, nous pourrons aussi guérir les paralytiques, les aveugles, et faire des pêches miraculeuses. Nous agirons avec efficacité sur la nature entière, en mettant à contribution toutes les forces qui gouvernent les mondes.

Oui, le Spiritisme est le *Consolateur*, l'*Esprit de vérité*, et c'est Jésus qui, il y a 1872 ans, sema ce grain de sénévé qui a produit l'arbre spirite, et doit abriter tous les oiseaux du ciel.

Je vous presse tous sur mon cœur.

Docteur D. G.

VARIÉTÉS

Les mystères de Milon-la-Chapelle.

COUR D'ASSISES DE SEINE-ET-OISE

Présidence de M. Durand.

Voici certainement une des affaires les plus étranges, les plus compliquées, les plus invraisemblables qui aient jamais mis à la torture les esprits d'un jury.

Le drame que nous allons raconter, avec les bizarres détails qui l'accompagnent, et les péripéties encore inexplicées qu'il entraîne à sa suite, a commencé, il y a quatre ans bientôt, dans une commune du département de Seine-et-Oise, et s'est continué avec ses phases diverses, ses machinations, ses mystères impénétrables, sans que, après un temps assez long, il ait été encore possible d'en connaître le dénouement.

Car le résultat des débats qui viennent de se dérouler à Versailles, devant la cour d'assises, n'a fait, s'il est possible, qu'enchevêtrer davantage encore une série d'énigmes, que la justice elle-même semble avoir, momentanément du moins, renoncé à déchiffrer.

Il faut remonter au 1^{er} janvier 1869, pour assister au prologue de l'incroyable pièce qui, depuis quatre années, se déroule sous les yeux de toute une population, sans qu'on en puisse nommer ni même soupçonner l'auteur.

Ce jour-là, les habitants de Milon-la-Chapelle, canton de Chevreuse, arrondissement de Rambouillet, virent placardées sur divers points les plus fréquentés de la localité, de petites affiches manuscrites annonçant, en termes haineux et menaçants, que les deux jeunes filles d'un habitant de l'endroit, le meunier Élie, menaient une conduite déréglée, et diffamant l'un des fils d'un autre meunier, Léon Camard.

La première impression fut une surprise générale. Cette surprise devint de l'indignation lorsque, deux jours plus tard, de nouveaux écrits, placardés dans les mêmes conditions, vinrent amplifier et aggraver les accusations libellées sur les précédents placards.

Quel pouvait être l'auteur de ces insinuations infâmes? A quel moment les affiches étaient-elles apposées? Dans quel intérêt ces calomnies? Pourquoi environnées d'un secret aussi absolu?

Chacun se posait ces questions, interrogeant anxieusement ses voisins, et se demandant s'il n'allait pas être, à son tour, l'objet d'imputations énoncées dans une forme analogue.

Les appréhensions des uns, les prévisions des autres, furent bientôt réalisées.

A quelques jours d'intervalle, on put voir, s'étalant aux places les plus apparentes, des placards très nombreux, pleins d'injures et de menaces dirigées contre diverses personnes, toutes honorablement connues.

Quelques indices parurent faire supposer qu'un certain Murette n'était pas étranger à ces odieuses manœuvres.

Par ordre du maire, M. le comte d'Alzac, une perquisition fut opérée chez Murette; elle n'amena aucune découverte de nature à éclairer l'opinion.

Le manège des affiches se poursuivit, en dépit de toutes les mesures de précaution qui avaient été prises, pendant plusieurs mois consécutifs, excitant de jour en jour davantage la stupéfaction des habitants. La plupart des libelles étaient toujours contre mademoiselle Elie.

Malgré l'insuccès de la visite opérée au domicile de Murette, la rumeur publique persistait à accuser cet individu. On commençait, dans le pays, à se montrer sérieusement inquiet. Les placards mystérieux étaient devenus l'objet de toutes les conversations. Chaque matin, on courait aux murailles qui avaient coutume de recevoir ces étranges avertissements. Enfin, le 31 décembre 1869, une nouvelle descente eut lieu chez Murette : les recherches auxquelles se livra la

police demeurèrent aussi peu fructueuses que la première fois; mais tout Milon-la-Chapelle se prononçait avec tant d'énergie contre lui, que Murette fut arrêté séance tenante.

Il y avait un an, jour pour jour, que le trafic des avertissements calomnieux se poursuivait sans interruption.

Les poursuites dirigées contre le prévenu n'aboutirent qu'à surexciter davantage l'anxiété déjà à son comble. Tandis que les familles du maire et du meunier Camard s'exprimaient dans un sens qui lui était contraire, une autre famille, tout aussi estimée, vint déposer en sa faveur, — et ce fut justement celle que les écrits diffamatoires avaient le plus gravement atteint : la famille Elie.

Murette fut acquitté.

De ce jour, le nom de mademoiselle Elie, aussi bien que celui de ses parents, disparut complètement des placards qui continuaient de plus belle.

Les outrages, les propos orduriers, les calomnies les plus noires furent tournés contre les familles d'Alzac et Camard.

La fille du maire, le fils aîné du meunier étaient particulièrement en butte aux dénonciations du coquin anonyme. Certaines phrases à double entente les englobaient tous deux dans des accusations d'immoralité que d'autres phrases, rédigées plus crûment, paraissaient destinées à révéler ouvertement à ceux qui ne savent pas comprendre à demi-mot.

Ces atroces imputations jetaient dans le canton un trouble inexprimable; formulées contre des personnes que tous étaient habitués à respecter, elles n'excitaient que colère ou mépris, lorsqu'un écrit d'un caractère plus grave vint imprimer à la situation un caractère véritablement terrifiant.

Le 18 mai 1870, un placard apposé à la porte même de Camard, annonçait qu'à la fin du mois, son moulin serait réduit en cendres.

Un pareil avertissement ne pouvait laisser indifférente une population unie par la solidarité des intérêts et ces liens d'affection qui, dans les petites localités, font des divers habitants comme une seule et même famille.

On hésitait à croire à la réalisation d'une menace d'incendie aussi délibérément résolue, et surtout aussi ouvertement publiée. On ne voulait d'abord voir qu'une sorte de mystification funèbre dans une annonce qui pouvait bien, après tout, n'avoir d'autre but que d'impressionner les esprits. Pourtant, les notables de la localité tinrent entre eux une sorte de conseil, où il fut résolu que, les mesures de

prévoyance n'étant jamais trop prudemment combinées, il serait fait bonne garde, tant au moulin Camard que dans les environs.

Vaine précaution ! Le mois n'était pas révolu, — c'était le 31 mai, à dix heures du soir, — que tout le village était appelé dans la direction du moulin, par les cris répétés de : « Au feu ! au feu ! » L'incendie réalisait sa promesse ! Des flammes s'échappaient par toutes les issues de la fragile construction ; le vent qui charriait les tourbillons de fumée emportait au loin les tintements du tocsin qui sonnait à une église voisine ; des secours promptement organisés amenaient autour de la demeure des Camard, tout ce qu'il y avait de valide parmi les habitants des alentours.

L'eau ne manquait pas, heureusement ; grâce à une chaîne rapidement organisée, grâce aussi aux pompiers accourus de Chevreuse, on se rendit maître du feu ; mais il y avait des dégâts et des pertes, et plus d'un, en contemplant tristement ces ruines, se demandait si bientôt il n'allait pas être à son tour victime de l'inferral complot d'où venait de sortir ce désastre.

La nécessité de mettre fin à cette épouvantable intrigue s'impose plus impérieusement que jamais. Nul ne saurait s'y tromper, en somme : pour chacun et pour tous, c'est la ruine, la mort peut-être, qu'une main invisible tient en suspens ! On se réunit, on s'organise, on émet des avis, on concerte un plan d'action. Il faut, cette fois, qu'une découverte éclatante puisse lever tous les doutes ; il faut que le coupable soit démasqué ; il faut qu'à bref délai une tranquillité absolue vienne rassurer les cœurs violemment émus.

Les recherches recommencent, les perquisitions vont leur train, on fouille chaque maison, on fait des battues sur les routes, on exerce une surveillance de jour et de nuit ; les jeunes gens se relayent pour des rondes incessantes ; toute la magistrature de Rambouillet est sur pied ; un commissaire de police est spécialement préposé à l'interrogatoire des suspects que lui amèneront les gendarmes, lancés en campagne ; maires, juges de paix, procureur général déploient leur activité.

On ne découvre rien !

Rien que des affiches nouvelles collées invariablement aux mêmes endroits, toutes d'une écriture uniforme et renfermant, comme les précédentes, injures, menaces, outrages, spécialement à l'adresse des familles Camard et d'Abzac : Camard est un faussaire, un escroc ; le comte d'Abzac est un gueux, un voleur !

Les tranches de la population vont croissant ; les habitants en vien-

ment à se soupçonner entre eux; la défiance se glisse dans leurs rangs; des querelles surgissent et s'enveniment à chaque manifestation nouvelle du mystérieux diffamateur.

Le mois de juillet apporte de nouveaux sujets de terreur.

Un matin, les placards affichés pendant la nuit, — en dépit des patrouilles, des hommes armés de fourches et de fusils, des enfants munis de lanternes, des femmes aux aguets, — déclarent, en termes non équivoques, que les registres de « l'infâme Camard » seront détruits, malgré toutes les précautions prises pour les préserver.

L'honnête meunier s'empresse de mettre ses livres en lieu de sûreté; il veille sur eux sans répit, ouvre de temps à autre l'armoire au fond de laquelle il les a cachés, et se berce de l'espoir que, cette fois du moins, le misérable anonyme sera impuissant à consommer son attentat....

Le 25 juillet, les registres sont trouvés *dans l'armoire*, brûlés, tordus, informes, lacérés!...

L'alarme est donnée, les angoisses redoublent, de nouveau la justice se transporte à Milon. Une enquête est ouverte, et la première question que se pose l'instruction est celle-ci :

— Comment l'auteur du crime a-t-il pu pénétrer dans la pièce où il s'est accompli?

Aucune porte extérieure ne donne accès dans cette pièce; l'on n'y peut entrer que de l'intérieur du moulin. Une seule issue communique avec le dehors; c'est une trappe carrée, étroite, percée dans le plafond, et communiquant avec la portion interne des palettes de la roue du moulin, laquelle roue, plongeant en partie dans l'eau, est continuellement en mouvement.

Quel génie malfaisant a pu accomplir cette œuvre difficile : se cramponner à la roue du moulin, atteindre à la trappe, l'ouvrir, descendre du toit dans la chambre, trouver l'armoire, en forcer la porte sans laisser de trace extérieure, la refermer après la destruction des livres, regagner le dehors, restituer au cadre de la trappe sa position primitive et, enfin, s'échapper sans être ni entendu, ni vu?

Il y a là un problème à déconcerter l'imagination d'un Edgar Poë; le mystère, déjà si intense, paraît s'obscurcir encore sous les complications que lui crée cette accumulation de circonstances invraisemblables.

Quelques détails observés par l'un des assistants, au moment où s'est effectuée la découverte des registres en lambeaux, le portent à penser que Léon Camard, l'un des fils du meunier, pourrait être

pour quelque chose dans les faits bizarres autant que terribles qui s'accomplissent.

La famille Camard se compose de quatre personnes : le père, la mère et deux fils, Léon et Eugène. C'est Léon qui, d'habitude, tient les écritures du commerce ; c'est lui qui a trouvé les livres dans l'état que nous venons de décrire ; c'est lui qui, le premier, a signalé l'existence de la trappe ; lui seul, enfin, dans la commune, paraît assez instruit pour écrire aussi abondamment que l'exigent les modifications constantes apportées dans la rédaction des affiches à la main.

Léon Camard, interrogé, s'indigne hautement ; ses parents ont pour lui l'affection la plus tendre, et cette affection, de son côté, est vivement partagée ; la famille entière se récrie contre des soupçons sans fondements, et quelques mots prononcés dans la chaleur de la discussion, rejettent les doutes sur un couple du voisinage, le boulanger André et sa femme, que chacun sait en grandes difficultés avec les époux Camard.

Les placards manuscrits apparaissent, cependant, à intervalles toujours rapprochés. Nous sommes toujours, ne l'oublions pas, en 1869. Un événement, plus affreux encore que ceux déjà accomplis, signalera bientôt le cours de cette diabolique correspondance. Après les menaces d'incendie, vont se produire les menaces de mort, suivies, à bref délai, de l'empoisonnement de toute une famille par la même main, de plus en plus inconnue ! (A suivre.)

DISSERTATIONS SPIRITES

Vœux de bonne année.

Médium P. G. L. — Société, 7, rue de Lille, 3 janvier 1873.

1873 commence, mes amis, voilà de quoi vous faire réfléchir. Avez-vous rejeté loin de vous toutes vos mauvaises pensées?... Avez-vous su, en vous humiliant devant le Seigneur, demander l'oubli des injures et pardonner à vos ennemis?... Enfin, avez-vous fait le serment de renaître à une nouvelle vie spirituelle, plus en rapport avec votre croyance, en laissant l'un de vos défauts chéris à 1872, qui fuit dans le temps?

C'est difficile, n'est-ce pas?... Eh, parbleu ! je le sais bien. Quand

je traitais une maladie, ordinairement le souffrant jurait ses grands dieux, avec toutes les apparences de la conviction, que désormais il s'éloignerait de tout ce qui pourrait offrir une prise à son mal!... Quand il était sur pieds, que son organisme fonctionnait grâce à mes prières et à mes soins, adieu les promesses; la bête prenait le dessus, et la raison voilée laissait rentrer l'ennemi naturel dans la place d'armes, pour s'y installer à demeure. Dès lors, comment le déloger?...

Comme la maladie morale engendre la maladie matérielle, et réciproquement, étonnez-vous donc de voir, au milieu des familles, dans le sein de votre société gangrenée, pousser, comme champignons, le docteur indifférent, matérialiste ou sensualiste, à côté de son confrère, le jésuite intolérant et non moins incrédule; ces deux castes deviennent pour vous, aussi indispensables que vos maladies physiques et morales. Eh bien! mangez-en, messieurs les inguérissables, prenez-en des indigestions continuelles, et si les guérisseurs de tous ordres vous permettent des illusions mensongères, vous saurez, dans l'erraticité, ce qu'il en coûte pour ne pas avoir obéi aux bonnes inspirations, à la loi.

Amis, qui avez la patience de m'écouter, bonne année, bonne santé, si votre conscience est satisfaite; si vous êtes forts et solides au terme des trois cent-soixante-cinq jours, réfléchissez bien que, personnellement et comme des égoïstes, vous ne pouvez être seuls à jouir de ces avantages; vous n'échapperez pas à la souffrance, au préjugé, au mensonge, si autour de vous on souffre, si le préjugé et le mensonge dominant; vous aurez attiré, dans le milieu social où vous vivez, la misère, la faim, et fussiez-vous millionnaires, votre sommeil, votre avoir, votre quiétude, seront atteints, parce que les mauvaises actions et l'insensibilité attirent les mauvais fluides, sources de tous vos maux.

Si, matériellement et spirituellement, votre récolte est mauvaise, n'accusez que votre déraison, votre manque de jugement. Ingrats, vous accusez Dieu dont la prière éternelle se résout par des faits multiples! La vie, l'amour, l'égalité, l'harmonie, ne sont-ils pas l'expression d'une prévision infinie?

Je vous le répète, si vous savez bien définir ma pensée, je vous souhaite bonne année, bonne santé; cela vous l'aurez, et par surcroît l'espérance vous sera donnée, si vous préchez d'exemple, si vous pratiquez fidèlement la devise du Maître Allan Kardec: « Hors la charité, point de salut. »

Docteur DEMEURE.

Impressions au moment de la mort.

Médium M. N....

La maladie à laquelle j'ai succombé, avait, depuis longtemps, son germe dans mon corps, autant que j'ai pu m'éclairer à cet égard depuis cette époque; je puis croire que le travail de mon Esprit a été pour une très large part dans l'accident qui a amené ma mort. J'avais l'esprit très sensible et il lui était difficile de supporter patiemment les petits inconvénients de la vie humaine; j'ai bien essayé plusieurs fois de prendre résolûment un parti, mais j'ai toujours échoué et c'est une commotion violente, alors que j'étais abandonné à ma propre faiblesse, qui a occasionné ma mort.

Ces détails, mon fils, ne sont guère intéressants pour toi, auprès de ce qui s'est passé après la séparation de mes deux individus. (Je veux dire l'Esprit et la matière, je m'exprime ainsi pour mieux me faire comprendre. Le langage des Esprits ne coudoie pas le vôtre.)

Avant de mourir j'eus le temps nécessaire pour implorer Dieu, mon âme s'éleva instinctivement vers lui en le priant de jeter sur elle un regard de pitié. Mon corps était déjà mort, je n'avais pas à implorer pour lui, mes yeux se fermèrent ou plutôt un voile humide les couvrit. Je n'essayai pas de les ouvrir, j'avais conscience de ma fin.

Puis tout à coup je fus lancé dans l'espace. N'as-tu jamais fait de ces rêves qui ont un certain rapport avec mon voyage aérien? Ne t'es-tu jamais trouvé volant dans l'espace sans trouver de point d'appui? tout autour de toi, au-dessus était le vide, ne te semblait-il pas que tu devais tomber et te briser? sans nul doute il t'était impossible de te rendre compte du moyen qui te permettait de voyager ainsi, ton réveil est arrivé et tu as laissé ce rêve comme une chose ridicule et sans importance.

Eh bien, c'est une faible image de mon voyage, je fus lancé, mais je ne savais pas si je montais ou si je descendais; je sentais qu'un courant fluide m'entraînait sans aucun guide, ce fut là le moment, le seul moment où je fus presque complètement nul; j'avais une conscience très vague de ce qui m'arrivait, mais ma raison ne pouvait, ne cherchait même pas à se rendre compte du phénomène, mon corps, je l'avais quitté; tâche de comprendre ma pensée, j'étais anéanti.

Ce voyage dura je ne sais quel temps, mais enfin je sentis que mon vol se ralentissait, puis peu à peu je m'arrêtai complètement.

Ma course aérienne finie, je fus laissé dans un lieu qui n'était ni la lumière ni l'obscurité, la nullité s'effaça devant une évidence entière ; je fus rendu à moi-même et compris que je venais d'être soumis à une opération solennelle, j'avais été pour ainsi dire distillé, l'Esprit avait été entièrement séparé de la matière dont il ne restait absolument rien. Cette certitude me causa une certaine satisfaction, et ce voyage dans l'espace avait tellement rafraîchi mes idées, même les plus éloignées, que je pus les évoquer avec facilité ; c'est le moment critique où l'Esprit est laissé seul en présence de tout son passé ! du moins, ce fut ainsi pour moi.

J'étais coupable !. . . je le vis distinctement, non parce que j'avais fait beaucoup de mal, mais parce que j'aurais pu faire beaucoup de bien ; il ne m'était même pas permis de voir une excuse dans le corps que j'avais quitté, car une voix intérieure, une voix perçante me criait : « L'Esprit ne doit jamais s'effacer devant la matière. »

Je te demande, mon fils, de ne pas solliciter que je te fasse la description exacte, de tout ce qui fut pour moi dans ce moment, la cause de cette perplexité dont la pensée seule suffit encore pour me faire mal. Cela, du reste, ne te servirait à rien. Que ton père te serve d'exemple. Écoute cette sincère recommandation : *l'Esprit dans toutes les circonstances de la vie, doit toujours être le supérieur de la matière.*

Un repentir sincère s'empara de mon être, je sentis que, malgré mes fautes, il me restait encore une ressource sûre, celle d'invoquer Dieu. Je me mettais en mesure de le faire, quand je me sentis entouré d'une fraîcheur enivrante ; mon ange gardien m'enveloppait : « Le moment de la solitude est passé, me dit-il, cette épreuve « était indispensable ; c'est ainsi que Dieu veut savoir si l'être « humain, abandonné à lui seul, isolé de toute créature, se laissera « aller au désespoir, car celui qui espère sincèrement, peut seul « croire sincèrement à Dieu ; c'est aussi pour Dieu, l'échelle aux « degrés de laquelle il reconnaît l'avancement d'une âme ; plus une « âme tarde à se recueillir et à invoquer Dieu en lui demandant pardon, moins elle est avancée dans la hiérarchie de la perfection. »

Il m'est impossible de te transmettre la joie, le bien-être que la présence de l'ange gardien me fit éprouver ; vous n'avez pas de rosée matinale sur votre terre, de jouissance tant délicates soient-elles, qui puissent approcher de cette puissance intérieure et entière ;

les conseils, je les savourai, et depuis longtemps je n'ai jamais été malheureux.

Au revoir, mon fils ; je suis ton père, mais ton père dégagé de toute matière ; je ne puis pas trop m'occuper du corps qui te retient encore, c'est pourquoi je te recommande spécialement, de continuer à *cultiver ton âme, à écouter ta raison et à satisfaire ta conscience. C'est là la trinité de l'homme intérieur.* P. B.

Évocation de l'Esprit de Lartet.

7, Rue de Lille, 25 octobre 1872. — Médium M. Pierre.

Demande. — Cher Esprit, vous connaissez l'opinion de M. M... au sujet de la transmigration des âmes, il est spirite et conserve pour vous un respectueux souvenir ; parfois, au sujet de vos études chéries, vous avez énoncé devant lui des idées dont vous sembliez craindre d'accepter la sanction, il eût été heureux de vous voir adopter sans réserves la théorie de la transmission, qui fait de l'homme le dernier venu sur terre, l'héritier direct de tous les instincts des races animales qui l'ont précédé dans l'échelle zoologique. Votre appréciation sur un tel sujet, aurait pour lui un bien grand prix, elle pèserait sur ses décisions futures et détruirait chez lui, de vagues raisonnements que font naître les controverses de quelques sommités scientifiques.

Réponse. — Mon jeune ami, souvent vous avez effleuré devant moi un sujet des plus élevés, preuve qu'en vous il y a l'étoffe d'un penseur, il y a l'homme qui se fait une opinion sur des controverses scientifiques et psychologiques essentielles. Je m'étais dit : C'est un adepte du Spiritisme ; vous connaissant et ayant appris à vous estimer, en vous j'ai vu l'être studieux cherchant la vérité et comme moi voulant des preuves certaines pour appuyer sûrement une décision. Vos points d'interrogation, sur des matières dont vous compreniez la gravité, m'engageaient trop pour me prononcer affirmativement, je remettais à Dieu, au temps qui donne l'expérience et la raison de toutes choses, le soin d'établir une certitude à ce sujet.

Par raison, j'ai toujours cru à l'immortalité de l'âme, je croyais à la transmission successive des instincts des races inférieures rudimentaires, aux espèces immédiatement supérieures et cela, d'une manière continue ; j'avais adopté cette loi si sage dans mon for inté-

rieur sans pouvoir la compléter par des observations compliquées et irréfutables, la vie d'un homme ne pouvant suffire à cette tâche laborieuse; mais je reviendrai, Dieu a créé le temps pour les humanités.

L'animal qui occupe le dernier degré de l'échelle zoologique sur la terre, c'est l'homme (au moins pour nos yeux matériels), qui, selon mes convictions en a subi toutes les transformations; et voilà pourquoi en étudiant l'état de l'amplitude crânienne chez tous les animaux, j'avais déduit de mes observations que l'homme actuel était un être ayant énormément acquis depuis l'apparition de l'homme primitif; non-seulement le cerveau est mieux organisé, il a plus d'harmonie et d'amplitude, mais la longueur primitive des dents émaillées a disparu, et j'ai acquis la certitude que la longévité des animaux s'accroît en raison directe du développement cérébral; conséquemment, les animaux de cette époque y compris l'homme, vivent plus longtemps que leurs aînés des âges primitifs. Remarquez bien ceci, je parle des animaux semblables ayant vécu à une époque antérieure, et des hommes de race aborigène, contemporains des chamois, aurochs, bouquetins et rennes des cavernes, race qui n'a pas connu l'emploi du métal, mais a laissé des traces indélébiles de son passage par les dessins artistiques gravés sur des os au moyen du silex.

Je croyais, je crois intimement que l'homme est le représentant héréditaire des animaux qui ont précédé son apparition; pour être ce qu'il est, il a dû passer par tous les grades inférieurs au sien; complément naturel, parfait, des formes matérielles prévues par le Créateur, il est l'expression suprême des instincts acquis par des multitudes de vies.

Dès ma naissance, mes tendances étaient philosophiques et mes études développèrent ces idées innées, c'est-à-dire ma disposition à la généralisation zoologique par la conception des lois dont elle est la manifestation la plus éclatante. Sûr de moi, de mes principes, j'étais une conviction, et si j'eusse vécu, sans doute, il m'eût été permis de bien préciser la preuve de la tendance de la nature animée, vers une perfection qui conserve le type générique en le transformant d'une manière insensible selon le milieu; c'eût été détruire les inductions vagues et hypothétiques de certaines écoles. La mort a momentanément brisé ma coopération à la *Revue archéologique*, aux *Annales des sciences naturelles*, à notre grand ouvrage avec M. Christy, *Reliquiæ Aquitaniæ*.

Conséquemment, l'homme imparfait et primitif modifie peu à peu ses organes, la réincarnation peut seule donner la clef de ces transformations; cette vérité est évidente et je reviendrai au nom de la justice éternelle et lorsque des données scientifiques nouvelles auront apparu, pour sanctionner cette idée nécessaire et féconde en résultats. Allan Kardec a théoriquement bien défini cette loi fondamentale qui s'impose, puisqu'elle est la condition *sine qua non* de la transformation des choses et des êtres.

La vie humaine sans la vie céleste devient un non-sens et une impasse lugubre où l'humanité perd la raison; la logique et l'analogie trouvent dans l'existence spirituelle, le résultat du grand but unitaire tracé par Dieu, but que l'étude de la nature fait pressentir, unité que représentent le total des existences et le mobile instinctif et intelligent de toutes les aspirations. Ami M..., je vous dis ce que je crois être la vérité exacte, et, me résumant, je pose comme principe ce qui suit : perpétuité et enchaînement des êtres créés sur un mode primitif, par la loi d'hérédité; cette conception grandiose a pour but leur émigration constante vers un résultat supérieur; cette loi est invariable, elle répond à tous les arguments, elle est scientifique et non spéculative.

Êtes-vous satisfait?... Restez l'humble disciple d'un grand philosophe, d'un bon Esprit; spirite, vous étiez dans la vérité plus que moi dont la réputation était européenne. LARTET.

Un jeune abbé et le Livre des Esprits.

Médium M. Duneau. — Rue de Lille, 7. — 12 avril 1872.

Dans la semaine sainte de 1872, un jeune abbé marchait tenant un livre dans ses mains; absorbé, il lisait avec attention un bréviaire ou bien un livre qui en avait la forme; il ne récitait pas à haute voix, ni par cœur, tant il était sérieusement préoccupé.

Les sanglots d'une petite fille donnèrent un autre cours à ses rêveries; l'enfant sortait de l'école pour rentrer chez ses parents. Cette douleur précoce intéressa l'abbé qui s'approcha de la pauvre et charmante fillette, lui disant : « Cher petit ange, quelle est la cause de tes pleurs?... » Il adoucissait sa voix, la caressait avec sympathie, cherchant à donner un peu de hardiesse à cette jeune âme; il ouvrit son soi-disant bréviaire pour y prendre une image qui pût la consoler, mais le livre n'en contenait pas !...

Désappointé, il répéta sa question, et l'enfant répondit enfin, après de gros soupirs suivis de belles larmes semblables à des perles : « Monsieur, mes amies ne veulent plus jouer avec moi ! ni suivre le même chemin !... » Les pleurs recommencèrent de plus belle : « Et pourquoi cela, ma belle fillette ? » « Monsieur, répondit-elle, elles m'appellent !... la spirite !... la sorcière !... Elles disent que mon père parle avec les morts !... »

Une émotion profonde se reflétait sur les traits du vicaire de X.... (Oise) ; il consola sa petite confidente et la conduisit chez elle, tout en lisant son bréviaire intitulé : *Le livre des Esprits*. Le prêtre entra chez le père, un bon spirite, avec lequel il se lia intimement. Un enfant inconscient était le trait d'union entre deux grands cœurs.

C'est le rapprochement des Esprits.

Ta sœur VICTORINE.

Après la mort.

LE PARRICIDE.

Dans la profonde nuit et dans l'immense espace,
La fureur, comme un vent impétueux, le chasse
Sans trêve ni repos, et les remords vengeurs
En lui font retentir leurs sinistres clameurs.
L'épouvante le suit et l'horreur le précède ;
Le désespoir l'étreint et la terreur l'obsède.
Il se croit dans l'enfer, ce théâtre éternel
Des supplices que Dieu réserve au criminel.
La rumeur qui s'élève ou la lueur qui passe
Porte en son cœur le trouble et l'agite et le glace.
Tel, dans le moindre bruit, le cerf, longtemps encor,
Quand la chasse est rentrée, entend le son du cor.
A chaque heure qui fuit, passe dans ses ténèbres
Une procession de fantômes funèbres.
Ils vont enveloppés chacun dans son linceul,
Pâles, sombres, hagards, taciturnes ; un seul,
D'une main inflexible entr'ouvrant son suaire,
Montre son flanc qui saigne, et dit : Je suis ton père.
Dans sa course effrénée, il a devant les yeux
Un quadruple cadran, énorme, monstrueux.

Quatre horribles serpents aux gueules enflammées
Y marquent, en tournant, heures, jours, mois, années.
Le parricide ainsi suit la marche du temps.
Sur le cadran fatal il a compté cent ans
Depuis que dans la nuit et l'épouvante il erre.
Pour la centième fois, voici l'anniversaire
Qui ramène toujours la même vision.
Autour de lui tout change; il est dans sa prison.
Il se croit encore homme. Une cloche résonne.
Il écoute anxieux. C'est un glas que l'on sonne.
C'est le sien ! Un bruit sourd arrive à son cachot.
C'est un marteau qui frappe : on dresse l'échafaud.
Il frissonne. Bientôt la figure sinistre
Du bourreau, de la mort impassible ministre,
De la porte entr'ouverte apparaît sur le seuil.
Il porte en sa main gauche un long voile de deuil
Et la main droite tient des ciseaux. Il s'apprête
A faire au condamné sa suprême toilette.
L'œuvre est finie. On sort. Le tintement du glas,
Lent, solennel, lugubre accompagne ses pas.
La foule accourt nombreuse, impatiente, avide
De voir comment mourra l'odieux parricide.
Oh ! comme le bourreau marche rapidement !
On approche ; il est là le terrible instrument,
Rouge, sombre, implacable, attendant sa victime.
Le criminel se sent accablé par son crime.
Il pâlit. Vers la foule il tourne un œil hagard ;
Mais il n'est pas un cœur qu'émeuve son regard,
Le parricide est seul : quel homme sur la terre
Peut compatir au sort de qui tua son père ?
Il inspire l'horreur et chacun le maudit.
Il le voit ; il l'entend et de rage il frémit.
Il monte lentement les degrés de l'échelle.
L'acier du couperet à ses yeux étincelle.
Il voudrait respirer un instant. Le bourreau
Le pousse sur la planche et sous l'affreux couteau.
Aussitôt le ressort part et dans la coulisse
La mort impatiente avec la lame glisse.
Il sent comme un éclair le contact de l'acier
Et sa tête bondit dans le fond du panier.

L'Esprit au même instant lancé dans les ténèbres

Y retrouve, effaré, ses visions funèbres.

Doit-il rester encor longtemps dans ce milieu?

Quand viendra le pardon? C'est le secret de Dieu!

V. TOURNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Lumen, récits de l'infini (1).

ENTRETIEN ASTRONOMIQUE D'OUTRE-TERRE, PAR CAMILLE FLAMMARION.

Lorsque parut *Le Lendemain de la mort*, de Louis Figuier, il y a un an, nous avons justement protesté contre l'écrivain qui, en s'emparant de la doctrine d'Allan Kardec, se permettait de ridiculiser ses adeptes; aujourd'hui, Camille Flammarion nous donne dans *Lumen* le lendemain de la mort d'un vaillant Esprit, à l'aide de quatre récits ou communications entre un incarné et un désincarné; il ressuscite les morts du temps passé; *Resurrectio præteriti*. Nous retrouvons dans ce beau et bon livre toutes les qualités de l'auteur de la *Pluralité des mondes habités*; il y a de l'inspiration, il est écrit de main de maître. Le savant qui sait mettre à la portée de tous les lecteurs la solution mathématique, physique et astronomique de problèmes réputés insolubles, prouve à chaque page de *Lumen* qu'il est un spirite convaincu; tous nos amis liront ces dialogues qui, par une application nouvelle de la doctrine et de ses conséquences, sont de nature à frapper les indifférents.

Bien des lecteurs, des gens superficiels, vont se dire: Ce sont là des propositions extraordinaires, paradoxales, un conte des *Mille et une Nuits* sur un rayon de lumière, greffé très habilement sur les paradoxes offerts par la nature. Nous ne partageons pas cette opinion, notre frère en Spiritisme, Flammarion, est un partisan de la pluralité des existences par la réincarnation; les évocations de *Quærens* (cherchant) à son ami *Lumen* (la lumière), ces dialogues instructifs ne sont pas des récits mystiques, ni du roman, ni de la fantaisie dans l'acception du mot, c'est, dit Lumen: « une vérité
« scientifique, un fait physique, démontrable et démontré, indiscu-
« table, et qui est aussi positif que la chute d'un aérolithe ou le mou-
« vement d'un boulet de canon. Tout se passe en dehors de la
« terre, dans une région étrangère à la sphère de vos impressions,
« et non accessible à vos sens terrestres. Il est naturel que vous ne
« compreniez pas. (Pardonnez ma franchise, mais dans le monde

(1) Prix : 3 fr. 50.

« spirituel on est franc : les pensées mêmes sont visibles.) Vous ne
« pouvez comprendre que ce qui appartient au monde de nos
« impressions. Etant disposés à croire *absolues* vos idées sur le
« temps et l'espace, qui ne sont pourtant que *relatives*, vous avez
« l'entendement fermé aux vérités qui résident en dehors de votre
« sphère et qui ne sont pas en correspondance avec vos facultés
« organiques terrestres. »

Partant de ce principe, que tout nous porte à synthétiser les notions restreintes et déterminées, l'auteur dit que la sphère de la pensée doit être développée par la philosophie, tandis que le rôle de la science est d'étudier ce que les sens terrestres sont capables de percevoir ; il enseigne à son ami *Querens* ce que la terre est dans l'univers ; il lui apprend ce que sont *et la mort et la vie* par une connaissance moins élémentaire de ce qu'est le ciel.

Les lecteurs de la *Revue spirite* se rappellent un article d'Allan Kardec sur *Lumen*, inséré dans la Revue de 1867 (époque où ce livre était en projet), dans lequel un habitant de l'espace prépare l'âme de son ami à recevoir des impressions étranges que rien sur terre ne peut produire ou remplacer ; la théorie première et actuelle de Flammarion est celle-ci : le rayon de lumière se transmet successivement comme tout mobile à raison de soixante-dix-sept mille lieues par seconde, il reste un peu plus de huit minutes pour nous arriver du soleil ; ces ondulations lumineuses semblables à celles du son se propageant dans l'air. Il est reconnu que le *mugissement sonore* de la cloche s'entend à un kilomètre de l'église seulement trois secondes après le coup donné par le battant ; de même, à partir de son point de départ, la lumière passe successivement par toutes les régions de l'infini, s'éloignant sans cesse sans s'éteindre. Si avec de bons instruments nous pouvions voir ce qui se passe sur la lune, nous percevrions un fait une seconde un tiers après son accomplissement, la lumière employant ce temps pour nous venir de cet astre ; s'il s'agit d'un monde mille fois plus loin que la lune, nous ne verrions l'accomplissement d'un fait qu'après treize cents secondes d'attente. Vue d'un point éloigné de notre univers, la terre réfléchissant dans l'espace la lumière qu'elle reçoit du soleil, paraît brillante comme Vénus ou Jupiter ; sa photographie voyage dans l'espace à raison de soixante-dix-sept mille lieues par seconde. *Lumen*, mort à soixante-douze ans, est subitement transporté sur Capella (la Chèvre) après la séparation de son pèrisprit de l'organisme nerveux. Les phases spirites sont ici parfaitement décrites par l'Esprit : « Nous fûmes, dit-il, enfantés à la vie céleste comme nous le fûmes à la vie terrestre. » Dépouillé de son enveloppe grossière, et doué de facultés d'aperceptions élevées à un degré éminent

de puissance pour isoler la source éclairante de l'objet éclairé, il pouvait de Capella, contempler, à côté du soleil, la terre telle qu'elle était en 1793, époque de sa naissance; il se voyait ensuite enfant, et, en se rapprochant de ce monde avec une rapidité excessive, il se plaçait dans les zones où arrivaient, sur un rayon de lumière, les photographies terrestres parties aux diverses époques de son enfance; il se voyait aussi revivre d'une manière rétrospective et parcourait en un jour, à partir de Capella, tous les points que le rayon de lumière parti de la terre emploie soixante-douze ans à franchir.

Dans ce voyage, il raconte à son ami les impressions produites sur lui par la vision réelle de tous les événements historiques contemporains; ce voyage dans l'infini, ses dissertations sur l'âme et la matière, sur les moments qui ont précédé sa mort, offrent une grandeur poétique, étrange et nouvelle au point de vue de la science; la concentration de la vue de l'âme lui fait découvrir les moindres choses répandues sur tous les mondes qui gravitent autour du soleil et sur les systèmes divers qui composent la voie lactée. Puis, dans un voyage contraire il s'élançait de la terre, au gré de sa volonté il précipite son vol dans l'infini et voit ainsi l'histoire de la terre à l'inverse; devançant les rayons lumineux qu'elle projette, il franchit les distances incommensurables et remontant successivement le cours des ans, des siècles, des époques millénaires, tout revit sous son regard, hommes et choses; les vieillards sortent de leur tombe pour renaître, c'est la vie à rebours, un spectacle étrange, indescriptible, où, comme dans la bataille de Waterloo, les blessés et les morts reforment leurs rangs, où les coups de canon engendrent la vie, où la fin de la bataille trouve les deux armées au complet, se séparant l'une de l'autre, en se regardant, pour rentrer ensuite dans leurs pays respectifs; c'est l'apparition successive des quatrième, troisième, deuxième et première grandes époques géologiques, pour arriver ensuite à l'absorption de la terre fluidique, dans l'anneau équatorial de la photosphère solaire.

Les voyages de Lumen embrassent le champ immense et merveilleux de l'astronomie sidérale, par l'étude de la lumière; le mouvement universel qui remplit les espaces est : « ce pont magique jeté
« d'un astre à l'autre, de la terre au soleil, de la terre aux étoiles... qui soutient les mondes sur leur orbite et constitue la vie
« éternelle de la nature. » Dans Lumen se trouvent déduits avec logique : le mécanisme des rêves, la préexistence, l'immortalité, la preuve que nos bonnes et mauvaises actions sont éternellement photographiées dans l'espace; que l'histoire de notre vie est écrite en caractères indélébiles; que simultanément un Esprit peut, d'un point donné de l'espace, percevoir les phases diverses de toutes ses vies

antérieures; que les divers modes d'existences sur les planètes qui tourbillonnent dans les limites tracées à la voie lactée, modes représentés sur la terre par les époques géologiques, impliquent ce fait brutal: l'homme a passé par tous les actes de la vie inhérente aux trois règnes de la nature. M. Flammarion rend hommage à Allan Kardec et ne dédaigne pas le *périsprit*; scientifiquement, il prouve que, par des procédés inconnus, l'âme peut saisir l'aspect lumineux des mondes et en distinguer les moindres détails; nos sens avec leur perception si incomplète, supposent l'existence d'autres sens plus parfaits; nous possédons les éléments voulus pour comprendre des êtres invisibles voyant ce que nous ne pouvons voir, mais la réalité, sinon la forme des choses, échappe à notre Esprit. *Le présent éternel* est la conséquence de cette étude, Dieu étant partout en vertu de son ubiquité.

Nous avons lu la première partie de ce livre avec un intérêt bien vif que partageront nos lecteurs. Pour terminer, nous notons les deux faits suivants: « La loi physique de la *transmission successive de la lumière* dans l'espace, est un des *éléments fondamentaux des conditions de la vie éternelle*. Par cette loi, tout événement est « impérissable, et le passé toujours présent. » Un crime se commet au sein d'une campagne déserte, le criminel inconnu suppose l'acte *passé* pour toujours, il se repent et croit son action *effacée*, il a lavé ses mains. « Mais en réalité, rien n'est détruit. Au moment où cet « acte fut accompli, la lumière l'a saisi et l'a emporté dans l'espace « avec la rapidité de l'éclair. Il est incorporé dans un rayon de « lumière: éternel, il se transmettra éternellement dans l'infini.... »

(A suivre.)

Dieu selon la science

Par M. Poulin. — Edité à Bruxelles, 8, rue de la Sablonnière.

La lecture de cet ouvrage de 548 pages nous prouve que M. Poulin a voulu, à l'aide de raisonnements faux, selon notre opinion, condamner tous les écrivains qui ne croyaient pas à *la religion scientifique*, la sienne.

C'est la première fois que nous voyons émettre cette théorie avec des sophismes empruntés au bagage de toutes les écoles: les théistes, les anthropomorphistes, les déistes, les catholiques, les protestants, Voltaire, Rousseau, Proudhon, Malebranche, Aristote. Les philosophes d'Alexandrie, les matérialistes, les spirites, reçoivent tous une leçon; M. Poulin s'est chargé de les fustiger comme ils le méritent.

A la page 329, après avoir fait tout son possible pour ridiculiser la conception de Ch. Fourier, chose à laquelle il n'a pu arriver faute

d'envergure, il pose en fait que le système d'immortalité de ce génie a pour base : « Le magnétisme avec son cortège de charlataneries et de folies. Mais la base de ce système, c'est le spiritualisme absurde, qui fait l'âme pensante par elle-même, indépendamment des organes, et d'autant mieux pensante, qu'une fois sortie de cette affreuse prison du corps, où elle demeure toujours trop longtemps renfermée, rien ne peut entraver son essor. »

Plus loin, il dit : « C'est du magnétisme enfin, que sont issus tables tournantes, tables parlantes, Esprits frappeurs, en un mot toutes les jongleries, charlataneries et diableries du Spiritisme, si propre à entretenir une crédulité, dont la religion fait son profit. Ne voyez-vous pas aussi combien elle est tolérante (cette religion) pour ces abominables impiétés, auxquelles autrefois elle eût fait une si rude guerre. C'est qu'au point où en sont les choses, charlatans et sorciers sont bien moins pour elle de dangereux concurrents, que d'utiles auxiliaires. »

M. Poulin, qui chez lui est peut-être inoffensif, n'a-t-il pas l'air de regretter les auto-da-fé? Avec sa *religion scientifique*, et comme membre de la morale indépendante, laquelle n'admet d'autre sanction du bien et du mal que le *sentiment intérieur*, cet auteur a découvert une nouveauté; pour lui : « Nos destinées n'ont plus de mystères », la nécessité de l'ordre moral étant admise, il établit que si l'on est malheureux sur terre quoique innocent, il faut en conclure « sinon qu'ils ne l'ont pas toujours été, et que le coup qui les atteint, ces malheureux, n'est qu'une expiation de fautes ou de crimes par eux commis *dans des vies antérieures*. » Page 475.

A la page 525, nous citons les passages suivants, qui sont la conclusion de *Dieu selon la science* : « Et à quel point de vue nous placerons-nous, dans le monde moral comme dans le monde physique, pour que l'idée d'une existence continue et sans fin ne nous paraisse pas absurde? Que serait, dans une pareille hypothèse, le développement moral et intellectuel? » « On sait que la civilisation ne consiste pas dans la multiplication des besoins et dans l'accroissement parallèle des moyens d'y satisfaire. Or, comment y aurait-il civilisation dans une population invariable? comment y conçoit-on la perfectibilité? quels y seraient les stimulants de l'intelligence? Le progrès incessant se comprend-il hors d'un changement continu de nos habitudes et de nos besoins, changement dont la première condition est le renouvellement sans fin des générations?..... »

C'est ainsi que M. Poulin répond aux matérialistes et aux spiritualistes de vieille roche, qu'il trouve *absurdes!*.... Se plaçant sur le terrain de la *religion scientifique*, pour apprécier la mort et finir

son examen de ce qu'il appelle *les contrariétés de la nature*, il dit :
« Nous sommes éternels par la base de notre être. Donc nous
« sommes toujours les mêmes âmes, les mêmes individualités, et la
« population immatérielle de l'univers est toujours la même. Ce qui
« seul change et varie à l'infini, ce sont les personnalités qui résultent
« pour chaque âme des changements d'organisme. *La mort*
« *n'est ainsi qu'un changement d'organisme*, et grâce à une succession
« infinie d'existences pour les mêmes âmes, les mêmes individualités,
« laquelle rend possible l'harmonie entre la liberté des
« actions et la fatalité des événements, chacun a le sort qu'il mérite.
« Donc la mort est une nécessité de l'ordre. » Page 526.

Pour lui, Polycrate, le tyran de Samos, après sa mort, a dû revivre dix, vingt, cent fois, dans une position infime, chez le roi de Dahomey, où les têtes sont facilement coupées ; il aura la sienne tranchée autant de fois qu'il fit de crimes ; *les fauteurs de tyrannies* seront punis de même, en revivant chez les sauvages qui scalpent, chez les cannibales qui dévorent leurs semblables, etc., etc. Avec la religion scientifique, les maladies hideuses qui font horreur s'expliquent ; l'honnête homme victime d'un crime, d'une catastrophe, n'est plus une anomalie, *les existences passées expliquent ces faits de justice éternelle*.

Que vont penser de M. Poulin, les nombreux lecteurs de la *Revue spirite*, de cet auteur qui supprime *ou l'homme ou Dieu*, qui déclare *la nécessité souveraine maîtresse* pour remplacer l'intelligence suprême « qui n'existe pas » ?.... Cet auteur n'est pourtant pas le premier venu, il est studieux, il sait !.... Le spirite ami qui nous envoie son livre intéressant, a dû sourire en se disant : Comment se fait-il qu'après avoir donné ou cru donner une volée de bois vert à Pythagore, Platon, Jean Raynaud, Ch. Fourier, Allan Kardec, le massacreur des innocents, M. Poulin ait parodié la doctrine spirite ?

Avec *Térence*, répétons : *chacun a sa coutume ; suus cuique mos*.

Nous informons nos lecteurs que le livre de madame Antoinette Bourdin : *LA MÉDIUMNITÉ AU VERRE D'EAU*, paraîtra définitivement le 3 février prochain, et sera expédié au prix de 3 fr., *franco* pour la France et les pays limitrophes.

ERRATUM

Revue de janvier 1873, page 6. — Lire après Phénomène d'apparition électrospirite : Poix (département de la Somme).

Pour le Comité d'administration. — Le Secrétaire-gérant : P.-G. LEYMARIE.